

pour comprendre ces temps, que les cœurs et les esprits se haussent jusqu'à l'épopée... — Le fait est qu'il y a un profond lyrisme de la révolution, qu'elle est une foi nouvelle, qu'elle enseigne à toute heure le sacrifice des anciennes valeurs amoindries, usées, périmées à des valeurs nouvelles, — le fait est qu'à force de ne plus compter qu'avec les masses elle exalte parfois chez l'individu un irrésistible sentiment de grandeur...



Pendant toute la durée de la révolution, les milieux littéraires de Pétrograd et de Moscou ont vécu d'une vie intérieure relativement intense. J'ai surtout connu ceux de Pétrograd, lesquels avaient deux foyers : *La Maison des Littérateurs*, et *La Maison des Arts*. Ces maisons pourvoient à la fois aux besoins matériels et intellectuels de tous ceux qui, dans l'ancienne capitale, avaient naguère vécu de leur plume. On y trouvait des coopératives, des restaurants, des bibliothèques, des librairies, des salles de conférences et de concerts, tous les soirs bondées. — A Moscou, il y avait en outre plusieurs *cafés des Poètes*, bruyants et bariolés (*Les Imaginistes*, le *Domino*, etc.).

Les Maisons de Littérateurs étaient le dernier refuge de tout un monde de gazetiers, écrivains, chroniqueurs, feuilletonnistes, humanistes, voués par la révolution prolétarienne à une retraite prématurée dont ils ne parvenaient pas à se consoler. A quoi pouvaient bien servir, de 1918 à 1922, les dons de l'esprit et un métier spécialement cultivés pendant de longues années, pour l'amusement de la bourgeoisie ? Brutalement, la révolution révélait la futilité, disons mieux, l'inutilité de toute la « petite littérature » indigente et servile dont le public de la Perspective Nevsky faisait auparavant sa parure.

Aux réunions du soir de ces Maisons, se rassemblait le tout Pétrograd lettré. La musique était bonne, les vers au moins passables — en général. Il y eut des soirs privilégiés, quand y résonna la voix grave de Blok. Mais on éprouvait toujours dans ce milieu un sentiment assez singulier. Rien n'y pénétrait, en apparence, de l'heure tragique. Dans ce qu'on lisait, dans ce qu'on disait, dans les gestes mesurés, dans les baises-mains, le langage même, on ne retrouvait rien de la vie angoissée, sanglante, violente de ce temps. On croyait être revenu subitement à des années en arrière. Et sorti de ces salons, dans la rue noire où passaient des soldats en guenilles, on se dégrisait, on revenait à la réalité. Le propre de ces milieux littéraires, ce fut, pendant les années révolutionnaires, de rester inactuels, étrangers à la vie sociale, fermés au souffle de la révolution.

Tout autre était l'impression que faisaient les poètes, dans leurs *cafés*. Tout autre, mais à peine meilleure. La poésie, futuriste ou dadaïste, y sévissait, atteignant souvent les sommets d'une parfaite inintelligibilité. Tous les bruits de la rue entraient, mais pour n'y former qu'un brouhaha indistinct. Là, comme chez les imaginistes, l'on « gueulait » quelquefois les controverses. L'art s'est-il enrichi dans ce vacarme ? J'en doute. Et je crains fort qu'un Essénine n'y ait galvaudé plus d'une fois son talent de créateur.

Pour achever cette trop rapide esquisse des milieux littéraires, il me reste à dire deux mots du *Proletcult*. Ses poètes ont publié une vingtaine de plaquettes. Plusieurs

(Kirilov, Alexandrovsky, Obradovitch) sont probablement appelés à laisser une œuvre digne de mémoire. Dans l'ensemble pourtant, leur essai de création d'une poésie prolétarienne a surtout produit des vers banals, dans lesquels l'usine, la cheminée d'usine, la machine, la serpe et le marteau, l'étoile rouge sont autant de clichés conventionnels. Les poètes du *Proletcult* ont-ils trop circonscrit leur horizon ? Je suis enclin à l'admettre. — Où le rôle du *Proletcult* a été fécond, c'est, par contre, lorsqu'il s'est attaché à éveiller le sentiment artistique de la jeunesse ouvrière et paysanne. Quand à lui apprendre à créer, constatons que d'une façon générale, il n'y a pas encore réussi. Ce ne sera pas un reproche. Les écrivains nouveaux, dont a besoin le peuple révolutionnaire, ne pouvaient pas se former en quelques mois dans les tourmentes de la guerre civile.



On a beaucoup parlé de la grande misère des écrivains russes et l'on n'a pas toujours exagéré. Il faut, malheureusement, constater que les intellectuels russes n'ont, généralement pas su hausser leurs esprits et leurs cœurs au-dessus des menues contingences personnelles de chaque jour. Le pain noir de la révolution leur a souvent paru tellement amer qu'ils eussent volontiers tressé des couronnes — littéraires s'entend — au Galiffet qui les aurait fourmis de pain blanc. La misère des écrivains russes a été terrible, parce que la misère du peuple russe tout entier pendant la guerre civile, était indicible. Mais, tandis que l'ouvrier, le paysan, le communiste se battaient pour l'avenir, acceptaient stoïquement toutes les privations, l'écrivain d'une feuille de Bourse, dénué désormais de tous moyens d'existence, puisque tout à fait incapable de fournir un travail utile dans une société qui ne voulait ni Bourse ni « presse financière », inondait de ses plaintes la presse étrangère. Les écrivains et les savants russes ont connu le froid, la faim, de longues soirées d'hiver sans lumière ; il leur est arrivé de couper et fendre eux-mêmes leur bois de chauffage (ou de n'en pas avoir du tout) pour procurer les pommes de terre du lendemain. Il est vrai, tout par 30° sous zéro, et de durement peiner pour se Commune accordait des rations plus fortes que celle du *des communistes*. Le métallurgiste de Poutilov, auquel la *ils vivaient mieux que l'immense majorité des ouvriers et Mais il est vrai aussi que, même dans cette grande misère, journaliste en retraite, fournissait un plus rude labeur et n'avait, lui, rien à vendre pour vivre, — n'ayant jamais rien eu.*

Presque toujours les écrivains ont bénéficié d'un traitement privilégié de la part des Communes de Consommation et de l'État. Si la faim a exercé parmi eux de cruels ravages, proportionnés sans doute à ceux qu'elle a faits dans l'ensemble de la population, c'est surtout parmi ceux que des habitudes depuis longtemps fixées, ou un certain manque de capacités pratiques (fréquent chez les hommes de la plus grande valeur) mettaient à l'écart ; parfois ils se laissèrent frustrer par des collègues plus « débrouillards ». Ce fâcheux égoïsme de certains éléments n'empêchait pas du reste l'affirmation, quotidienne, efficace d'une solidarité et d'un esprit de corps très tenaces.

Aux heures les plus difficiles de sa vie l'écrivain russe n'a jamais vécu que comme l'ouvrier russe vivait habituellement. Mais c'est là un fait auquel un philosophe aussi détaché des biens de la terre que M. Mérejkovsky n'a jamais pu se résigner.

LE CHANT DU PORTEUR DE SOLEIL

Par Nicolas KLIOUEV

(Traduit du russe par Parijanine)

Nous prions le lecteur de se reporter au passage qui concerne Kliouev, « paysan du Ladoga », dans l'article de Victor Serge que nous publions aujourd'hui.

Trois chênes de feu sur le nombril de la terre,
Nous y prendrons trois glands-soleils :
L'un d'azur, pour enflammer la ramée des nuées,
L'autre — plume de paon, pour éclairer le lointain qui
[nous vient,

Et le troisième, rouge soleil, — nos millions de mains
Le dresseront sur le Monde des tourments et de
Une flamboyante baleine sillonnera l'Océan, [l'angoisse.
Le sonneur des abîmes frappera le Mont-Blanc.
C'est notre cloche dont le battant énorme
Tient à la corde de fleuves que l'Archange tressa.
Au cri perçant du roc, les mondes répondront
Et les démons sortiront de leurs tanières infernales ;
De leurs gisements, les métaux s'épancheront dans le!

[calice,
Afin qu'ils connaissent le goût du soleil, les peuples-
O frères Démons, buvez, vous aussi, [Christi!
A cette rumeur de baisers des cœurs tonitruants !
Nous sommes l'armée des porteurs de soleil sur le nombril
[de la terre,

Nous édifierons une maison de flamme aux cent tours :
La Chine et l'Europe, et le Nord et le Midi
S'assembleront en ce palais, — ronde d'amies,
Pour conjoindre l'Abîme avec le Zénith.
Dieu sera le parrain, la Russie est leur mère.

Du nombril de l'univers, trois chênes ont surgi :
La Sagesse, l'Amour et le Travail magicien...
O marteau le devin ! établi le thaumaturge !
A vous l'encens du vers, la graine de pavot des cœurs !
En votre esprit forcené, en votre langue à multiples cordes,
Comme en une ruche, — abeille-rime j'ai pénétré,
Je respire la cire et le miel des fleurs,
Des Indes ardentes et des prés du Volga !...
L'établi — Nazareth, l'enclume — Nemrod,
Mon peuple cher les unit en un même chant :
« Allons, debout... » et « Mon verger verdoie » —
Retentissent dans la tranchée sanglante et dans les
[champs...

« Allons, debout !... » chante la vieille femme
Chante la téllègue dans l'obscurité, chantent les gonds des
[portes,
Chante le bouleau derrière le volet, chante le vent dans la
[cheminée,
— Tous chantent et interrogent le mystère des destinées
[populaires...

Trois glands-soleils sont devenus notre partage,
Don-semence pour nos champs altérés :

Liberté et Egalité, et la couronne de la Fraternité —
Pacage vivifiant pour les cœurs forcenés.
Engraissez, troupeaux affamés des esprits,
Génissez de la clairvoyance, coursiers des vers !
Dans les forêts des crinières sauvages, des toisons et des
Les dieux ailés établiront leur camp ; [mamelles étoilées,
Par les prés d'harmonie le lait va ruisseler ;
A la claire-voie qui chante, Sadko viendra frapper :
« Laissez entrer le Baïane, la Russie de Roublev,
Je me laverai de mystère, je m'essuierai d'un chant ;
A l'honnête festin, mon salut le plus bas,
Plus rouge que la pomme et plus beau que l'icone :

Salut, petite Liberté notre Mère,
Fécondité de la Terre de Dieu,
Blanche Méria, Sibérie,
Du Ladoga — ondoyante immensité !

Salut, Volkhov, joueur de guzla,
Steppes des Grands Boukhares,
Brume bleue de Mozdok,
Volga et Tertre de Stenka !

Vous m'attendez, je pense, avec angoisse,
Moi, le rouge printemps du Don,
Vous pensiez qu'un méchant farfadet
Aurait enlevé un quartier de lune à la face du chant ?

Or, j'étais dans l'isba, dans l'étable,
Je tissais la rumeur dorée,
Sirine m'apportait des nouvelles
Des échafauds et des tombes sans [croix.

Rompez donc le cygne-destin,
De sons délectez votre bouche,
Que les lèvres-éclairs de Kiev
Resplendissent sur la Msta.

Le bruyant baiser des villes et des peuplades
Est vivant sur ma face !
Je suis le fiancé qui mène le chœur,
Je suis le chant printanier de Russie !

Glossaire :

Sadko, joueur de guzla, héros de vieilles légendes. — Méria, peuplade finnoise du Haut-Volga. — Le Ladoga, lac immense au nord de Pétrograd. — Volkhov, grande rivière qui joint le lac Ilmen au Ladoga. — Boukhara, possession russe en Asie Centrale. — Mozdok, ville de la région du Terek (Caucase). — Stenka Razine, célèbre brigand du Volga, qui commanda de véritables armées et souleva mainte révolte contre le tsar et les seigneurs (XVII^e siècle) ; héros de nombreuses chansons et légendes. — Sirine, oiseau fabuleux du Paradis qui chante « un chant royal ». — Msta, grande rivière qui se jette dans le lac Ilmen.